

LA RENAISSANCE

JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

Un An. 10 fr.
Six Mois. 5 »
ENVOI FRANCO PAR LA POSTE
Etranger. Port en sus

ADMINISTRATION

Tout ce qui concerne l'Administration
Abonnements, Articles d'argent
Doit être adressé à M. A. ALRICY
Imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5.

RÉDACTION

Adresser les communications
A M. COSTE-LABAUME, Directeur
Cours Lafayette, 5, Lyon
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

ANNONCES

Fermier général : V. FOURNIER
Directeur de l'AGENCE DE PUBLICITÉ
Rue Confort, n° 14
LYON

FRANC-PARLER

Ne soyons pas trop difficiles. Il est évident que le mouvement sous-préfectoral marque un pas en avant et un progrès. Cinquante-cinq fonctionnaires monarchistes de moins dans la République, c'est quelque chose sans doute et il serait injuste de ne pas reconnaître l'utilité et l'à-propos de ce petit balayage. Quant aux mutations et aux déménagements d'une sous-préfecture à l'autre, on connaît notre opinion à cet endroit, c'est de l'enfantillage et du trompe-l'œil, car nous n'admettons pas que des fonctionnaires puissent se guérir de leurs opinions bonapartistes ou royalistes, comme les enfants se guérissent de la coqueluche, en changeant d'air.

Le seul avantage réel du nouveau mouvement est donc la mise à pied définitive qui rend à leur famille un demi-cent de créatures de l'ordre moral. C'est là, sans contredit, l'épuration la plus sérieuse qui ait été faite dans le personnel de MM. de Broglie et Buffet, et quoiqu'il ne s'agisse en somme que de fonctionnaires subalternes, on ne saurait nier que la République ne retire un petit profit de ce coup de plume qui prouve la bonne volonté de M. Jules Simon.

La bonne volonté, sans doute M. Jules Simon n'en manque pas, et personne ne songe sérieusement à lui contester cette qualité.

La bonne volonté, très-bien, mais l'autorité? C'est là le point délicat de la situation du président du Conseil, qui, malgré ses protestations à la tribune, n'est pas aussi maître chez lui qu'il voudrait bien le dire.

Admettons qu'on lui abandonne, dans une certaine mesure, son départe-

ment de l'intérieur, puisqu'il a pu en extraire, avec ou sans douleur, cinquante-cinq employés anti-républicains, il n'en reste pas moins trop clair que l'influence du chef du cabinet est à peu près nulle sur les autres ministères.

Deux portefeuilles notamment lui résistent obstinément, se gouvernent comme ils l'entendent, font preuve d'une indépendance d'allures et d'un sang-gène qui rendent au moins douteuse cette fameuse homogénéité dont on parle souvent mais qu'on ne voit jamais.

Tout tend à démontrer en effet que le duc Decazes, ministre des affaires étrangères, et que le général Berthaut, ministre de la guerre, complètement omnipotents, se fichent comme de Colin-Tampon de ladite homogénéité et se soucient comme d'une guigne de la prépondérance attachée au titre de président du Conseil.

Le président du Conseil est républicain, il voudrait diriger l'ensemble du gouvernement dans une voie républicaine... Que leur importe! Ils continuent l'un et l'autre à se montrer fidèles aux traditions de l'ordre moral, dociles aux exigences du cléricisme.

Pendant que M. Jules Simon parvient à se débarrasser de cinquante fonctionnaires écloso sous la politique de combat, M. Decazes continue à couvrir de sa haute protection les Target, les Leflo, les Gontaut-Biron, etc.

Quant au général Berthaut, c'est mieux encore, il nomme comme attaché militaire à l'ambassade de Vienne, le célèbre commandant La Tour-du-Pin : cet officier de l'armée territoriale qui dans un banquet clérical porta un toast au Pape son seul et unique chef!

C'est ce Monsieur, ultramontain avant tout et royaliste par surcroît qui va représenter la République française à la cour d'Autriche.

Si ce n'est pas là un défi et une sorte de provocation, nous demandons quel nom il faut donner à des mesures semblables que rien ne saurait excuser.

Entre cent officiers capables de servir leur pays, aller choisir un commandant d'armée territoriale, ouvertement compromis avec le cléricisme, et dont les états de services consistent en un toast au Pape, — une pareille mystification dépasse la permission; et puisque le général Berthaut a le caractère facétieux, il devrait exercer sa gaieté sur des sujets plus folichons que la dignité nationale.

Ces plaisanteries auraient-elles lieu, ces farces de mauvais goût seraient-elles possibles si M. Jules Simon jouissait de la plénitude de son autorité, s'il n'avait pas les mains liées, les mouvements paralysés par des influences occultes?

Il devient donc nécessaire de le constater en présence de faits de cette nature : M. Jules Simon n'est pas libre, pas plus que ne l'était M. de Marcère, pas plus que ne l'était M. Ricard. Son autorité de chef de cabinet est illusoire, son titre de président du Conseil n'est qu'une étiquette sans portée, puisque ses collègues peuvent, à son nez et à sa barbe, agir suivant leur bon plaisir et distribuer les emplois et les dignités de la République à ses ennemis déclarés.

Que devient dans ces conditions la fameuse déclaration où il s'écriait d'un ton convaincu :

« J'aurai tout le pouvoir ou je n'en aurai rien; je n'en abandonnerai pas un parcelle. » ?

Hélas que de parcelles échappées déjà !

Hâtez-vous d'enrayer, M. Jules Simon, si vous ne voulez que tout y passe! Votre sceptre de chef de cabinet n'est déjà plus qu'une houlette, prenez garde qu'il ne devienne une quenouille.

JACQUES BARBIER.

LE RESPECT DES MORTS

Qui se souvient aujourd'hui, en France, du général Théodule Changarnier, enterré la semaine dernière aux frais de l'Etat?

Personne probablement; huit jours sont suffisants et au-delà pour faire oublier certaines gloires apocryphes dévoyées dans les intrigues de la politique.

Aussi n'avons-nous en aucune façon l'intention de ranimer la cendre de ce maréchal manqué, qui, quoi qu'en disent les flagorneurs, se rendit plus célèbre par ses parfums que par ses victoires.

Que restera-t-il en effet, des exploits du général Changarnier? la retraite de Constantine, dont nous ne voulons pas diminuer le mérite, tout en constatant que l'infériorité stratégique des arabes n'exigeait pas un génie supérieur chez les officiers chargés de les combattre. Il y avait une autre retraite qui eût illustré sérieusement le général Changarnier, c'était la retraite de Metz : mais celle-là s'est changée en capitulation.

Au point de vue politique, le partenaire du duc de Broglie aura laissé trois ou quatre phrases à effet :

« Je m'appelle modestement Changarnier ; nous enfoncerons la gueuse (lisez la République). »

Et cette énorme jobarderie prononcée la veille du 2 décembre :

« Mandataires du pays, délibérez en « paix ! »

Cela est-il suffisant pour conduire un homme à l'immortalité? — nous ne le pensons ; mais là n'est pas la question.

Les commentaires bienveillants ou hostiles auxquels le décès du général Changarnier a fourni prétexte, ont ramené de nouveau sur le tapis le vieux thème du respect des morts.

Les feuilles de la faction cléricalle et monarchique, non contentes d'enguirlander de lauriers la tombe de « ce vieux brave » et de « l'illustre épée ! » ont crié à l'infamie, parce que la plupart des journaux républicains, moins

FEUILLETON DE LA RENAISSANCE

LE CARÈME DE LA RÉPUBLIQUE

La République. — Mon cher intendant, j'ai une faim atroce.

L'intendant Jules Simon. — Tant mieux chère dame, cela prouve que vous avez bon estomac.

La République. — D'accord, mais précisément parce que l'estomac est bon il ne faut pas le faire jeûner indéfiniment.

Jules Simon. — Vous savez que nous sommes en carême.

La République. — Un carême hélas ! qui pour moi dure plus de quarante jours.

Jules Simon. — Ne fais-je pas mon possible pour l'abrégé ?

La République. — Oui je le reconnais, vous êtes aimable, prévenant, flatteur, empressé, calin, mais les compliments ne nourrissent pas, mon cher intendant, et j'aurais besoin de quelque chose de plus solide.

Jules Simon. — Mon Dieu, je suis tout désolé dans la mesure du possible... Voyons que désireriez-vous manger ?

La République. — Il me semble que vous aviez promis, en arrivant aux affaires, un repas copieux de fonctionnaires monarchistes.

Jules Simon. — Sans doute, mais ne vous ai-je pas donné quelques préfets ?

La République. — Oh si peu ! De quoi m'aiguiser l'appétit tout au plus et j'attends la suite.

Jules Simon. — Remarquez que les préfets sont souvent très-lourds pour l'estomac.

La République. — Je ne m'en suis pas aperçue, car je les ai digérés depuis longtemps et sans la moindre difficulté.

Jules Simon. — Du reste les préfets sont un morceau trop succulent par ce temps de mortifications et de pénitence. Que penseriez-vous d'une brochette de sous-préfets simplement ?

La République. — Brochette de sous-préfets ! Un simple hors-d'œuvre mon ami, et comment voulez-vous que je me soutienne avec si peu ? Autant me proposer des radis et des sardines.

Jules Simon. — Eh non, je vous assure que quelques-uns sont fort gras et constituent un manger aussi délicat que substantiel.

La République. — Allons, allons, ne recommencez pas vos flagorneries, je les connais vos sous-préfets : de petits jeunes gens ramassés sur le boulevard, qui n'ont que le faux col sur les os. Servez-moi un autre mets plus consistant, deux ou trois ambassadeurs par exemple.

Jules Simon. — Des ambassadeurs, y pensez-vous ? Mais ce sont là des plats énormes, jamais vous ne les avaleriez.

La République. — Vous plaisantez, comme si c'était la première fois...

Jules Simon. — Et puis les ambassadeurs sont d'une cuisson difficile.

La République. — Vraiment ?

Jules Simon. — Et d'un goût détestable.

La République. — Je les croyais au contraire assez dodus.

Jules Simon. — C'est un bruit que les gens maigres font courir.

La République. — Bien nourris, bien logés, bien payés, ils doivent pourtant s'engraisser.

Jules Simon. — Peuh ! Voyez le général Leflo est-il assez étique ?

La République. — Bon, mais Target, ce doit être un vrai lard maintenant.

Jules Simon. — Il est vrai que Target mange du fromage de Hollande, mais croyez-moi, ce serait après tout un assez mince régal.

La République. — Ainsi vous me dissuadez des ambassadeurs ?

Jules Simon. — Complètement, complètement.

La République. — Alors donnez-moi le ministre des affaires étrangères.

Jules Simon. — Un collègue ! Ce serait de l'anthropophagie.

La République. — Préférez-vous me laisser mourir de faim ?

Jules Simon. — Non certes, vous savez combien votre santé m'est chère, mais vrai, mon cœur se refuse à livrer un de mes collaborateurs à votre appétit.

La République. — Tant pis : je pensais pourtant que le duc Decazes avec quelques cornichons autour...

Jules Simon. — Quels cornichons ?

La République. — Ses préposés aux dépêches parbleu.

Jules Simon. — Je vois que vous aimez à rire, mais croyez-moi, vous vous faites des illusions sur la saveur du duc Decazes.

La République. — En auriez-vous goûté ?

Jules Simon. — Dieu m'en garde, seulement quand les ambassadeurs sont si médiocres que voulez-vous que vaille leur chef, — ceci entre nous entendu !

La République. — Soyez tranquille je ne le dirai pas à plus de huit millions d'électeurs. Ainsi pas de préfets, pas d'ambassadeurs, pas de ministre, que comptez-vous me donner alors, mon digne Maître-Queux ?

Jules Simon. — Je vous ai dit que mes sous-préfets...

La République. — Encore ! Pourquoi ne me proposez-vous pas tout de suite des care-dents ?

Jules Simon. — Vous avez l'ironie mordante.

La République. — Je le crois bien, avec une pareille faim... Ah une idée !

Jules Simon. — Voyons l'idée ?

La République. — Si vous me serviez une purée de magistrats bonapartistes ?

Jules Simon. — N'y songez pas, le magistrat bonapartiste ne peut se mettre en purée.

La République. — Pourquoi cela ?

Jules Simon. — Trop coriace.

La République. — Vous croyez qu'en le hachant un peu menu...

Jules Simon. — Mon collègue Martel l'a tenté, vous voyez qu'il en a été malade.

La République. — Bah, bah ! c'est qu'il n'avait pas fait mariner suffisamment. Une bonne petite loi, je veux dire, une bonne petite sauce sur l'immovibilité, et vous verrez les magistrats bonapartistes s'attendrir immédiatement. Essayons, voulez-vous ?

prompts à l'enthousiasme, se permettaient de mêler un peu de vinaigre à toutes ces fadeurs et de ne pas entonner de *Gloria in excelsis* !

— Vous insultez les morts ;
— Vous manquez de respect aux gloires nationales !...

— Vous bavez sur un cadavre...
On connaît tous les clichés usités en pareille circonstance ainsi que leurs assaisonnements de commentaires.

Mais à travers toute cette rhétorique plus ou moins brailarde, la question en revient toujours à ces termes très-simples :

Les morts défient-ils la critique ?
Les morts ont-ils droit au respect absolu ?
Les morts sont-ils inviolables ?
Eh bien non ! n'hésitons pas à répondre : Non, les morts ne défient pas la critique. Non, les morts ne sont pas inviolables.

Evidemment il y a un sentiment d'éducation et de réserve qui, en présence d'un cadavre et par égard pour la douleur d'une famille, doit mettre une sourdine à vos appréciations et arrondir les angles de votre critique.

Mais ce n'est pas une raison parce qu'un homme est mort pour qu'on le trouve grand, magnanime et sublime, alors que de son vivant, il ne paraissait rien moins que tout cela.

Comment, vous êtes un homme politique, un homme public, vous avez passé trente ou quarante années de votre vie à légiférer, à gouverner ou à discuter, vous avez joui du bénéfice de ce renom que procurent la représentation du pays ou les dignités de l'Etat, et vous prétendriez que votre mort vous préserve du blâme qu'a mérité votre vie ?

La prétention est étrange ! votre mémoire accepte bien les éloges, qu'elle supporte aussi la critique et qu'on ne vienne pas crier à la violation ou au sacrilège, si vos adversaires ne vous canonisent pas.

Le général Changarnier, puisque nous parlons de lui, a mis l'influence et le zèle qu'il possédait au service d'une réaction effrénée ; il a poursuivi la République de sa haine et de ses injures, il a tout fait pour la renverser, et l'on voudrait que sur le cercueil de cet adversaire acharné, les républicains vinssent verser des pleurs et se couvrir la tête de cendres !

Ah non ! sérieusement non.

Libre à M. Jules Simon, tenu par sa situation officielle, obligé par des ménagements de commande, libre à M. Jules Simon de débiter quelques phrases attendries sur un ennemi qui ne lui aurait certainement jamais rendu la pareille, c'est là de la générosité pure et probablement sans profit.

Mais il serait un peu vif d'exiger le même désintéressement de la part de ces « gueux » que l'illustre mort eut parfaitement envoyés à Cayenne de son vivant, sans la moindre oraison funèbre.

Respecter les morts, c'est parfait, nous ne demandons pas mieux, à la simple condition qu'ils se soient montrés dignes de cette déférence et de ce respect.

Ajoutons que ce respect des morts prêché avec tant d'éclat par les journaux réactionnaires quand le défunt est de leurs amis, est

fort mal observé par ces mêmes journaux, lorsqu'il s'agit de leurs adversaires politiques.

Rappelez-vous le concert de basses injures vomies par *l'Univers* et ses congénères sur la tombe de Michelet et de Quinet, pour ne citer que ces deux hommes illustres.

Jamais l'invective ordurière n'était descendue aussi bas ; on ne se contentait pas de critiquer les actes, les ouvrages, les opinions ou le caractère de ces deux grands écrivains, non, nos cléricaux enragés, semblables à des hyènes, allaient jusqu'à déclouer les cercueils, jusqu'à déterrer les cadavres pour flétrir ces dépouilles de leurs souillures dévoties.

Le corps de Michelet était du fumier, le squelette de Quinet, de la pourriture. Voilà à quels débordements d'outrages se livraient les Veuillot, les sous-Veuillot et les troisièmes dessous de Veuillot.

Et ce sont ces gens-là qui nous prêchent le respect des morts, quand ils les insultent eux-mêmes avec un cynisme qui n'a jamais été atteint !

Drôles de professeurs et singuliers pédagogues, dont la morale peut se traduire par la maxime jésuitique : « Fais ce que je dis, ne fais pas ce que je fais. »

FEUILLES VOLANTES

Le Sénat continue à montrer son bon caractère. L'Assemblée avait adopté une loi sur les Prudhommes. Immédiatement le Sénat s'est fait un malin plaisir de rejeter ladite loi ou du moins le premier article qui consacrait, paraît-il, une mesure excessivement révolutionnaire.

Ce premier article consacrait pour les membres du conseil des Prudhommes, le droit d'élire leur président et leur vice-président.

Cela ne semble rien au premier abord, mais M. Montgolfier ou de Montgolfier, sénateur de la Loire, n'a pas eu de peine à prouver à cent cinquante six de ses collègues que la nomination d'un président à l'élection était tout simplement le commencement de la grande liquidation sociale.

On veut « mettre dessus ce qui est dessous » s'est écrié M. Montgolfier ou de Montgolfier dans un beau mouvement d'éloquence !

Il faut avoir une intelligence spéciale pour comprendre ces arguments apocalyptiques... Toutes les Assemblées élisent leur président : le Sénat, la Chambre, les Conseils généraux, les Conseils municipaux, etc., pourquoi serait-il fait exception en l'honneur du Conseil des prudhommes ?

Ce qui était dessous est-il dessus, parce que M. d'Audiffret-Pasquier a été élu par ses collègues président du Sénat ?

Il est vraiment incroyable que de semblables sottises puissent trouver crédit dans la majorité d'une assemblée qui prétend représenter les lumières du pays.

Malgré cela, la démonstration « dessus dessous » de M. Montgolfier a été admise, et le premier article de la loi des Prudhommes est reçu — à correction.

La République. — Mais quelques-unes de ces brochures que voilà.

Jules Simon. — Voyons... Ah remarquez qu'elles n'ont pas l'estampille du colportage.

La République. — Que m'importe ?
Jules Simon. — Il importe beaucoup, car je suis obligé de leur interdire la circulation et de vous les enlever des mains.

La République. — Vous voulez rire ?
Jules Simon. — Du tout.

La République. — Mais vous savez bien que votre colportage est une invention ridicule.

Jules Simon. — Je ne dis pas non.

La République. — Vous ne pouvez ignorer que vos censeurs interdisent les ouvrages républicains pour laisser la voie libre aux brochures et aux factums enragés de certains cléricaux dignes d'être douchés.

Jules Simon. — Je n'en disconviens point.

La République. — Alors qu'attendez-vous pour supprimer le colportage ?

Jules Simon. — J'attends le moment propice, l'occasion, l'herbe tendre...

La République. — Et le diable ne vous tente pas. Donc puisqu'il m'est interdit de lire, pourrais-je me promener un tantinet.

Jules Simon. — Ah pour ça tant qu'il vous plaira.

La République. — C'est fort heureux. Livrons-nous à quelques ébats.

Jules Simon. — Eh, eh, prenez garde !
La République. — Qu'arrive-t-il ?

Jules Simon. — Vous allez marcher dans les plates-bandes du Sénat.

La République. — Tout le jardin me paraît-il pas ?

Messieurs de la Chambre haute se complaisent, on le voit, dans leur rôle de pédagogues hargneux, jusqu'au jour où les électeurs, lassés de ce pédantisme, finissent par renvoyer à l'école les frères qui pensent pouvoir légiférer la France à coups de martinet.

— o —

Du grave au doux : après les effluves d'éloquence d'un Montgolfier qui n'a inventé ni la poudre ni les ballons, nous avons eu quelques couplets comiques de M. Caillaux, ex-ministre des travaux publics.

M. Caillaux s'inquiète des Tuileries, sentiment bien naturel chez un homme qui a trempé les mains jusqu'au coude dans les tentatives de fusion.

Dans une question transformée en interpellation, l'ancien ministre de l'ordre moral a reproché aigrement à son successeur, M. Christophle, d'en prendre trop à son aise avec les Tuileries et de se passer avec trop de désinvolture de l'autorisation du Sénat en ce qui concerne la restauration de la demeure de nos rois.

« Il n'y a pas de raison pour que l'on ne transforme bientôt les Tuileries en café-concert. »

Cette boutade énormément spirituelle a fait tordre de rire tous nos sénateurs de droite obligés de se tenir mutuellement les côtes.

Malheureusement M. Caillaux a trop d'esprit et son interpellation a peu vécu.

Enterrée par 155 voix contre 126.

Il n'y avait, du reste, au fond de cette chicanerie que la mauvaise humeur d'un monsieur vexé de n'être plus ministre.

Quant à l'allusion si mordante et si fine de café-concert, M. Caillaux a oublié, paraît-il, que cette transformation avait déjà été faite par Napoléon III et sa bande...

N'est-ce pas aux Tuileries, en effet, que Thérèse est venue chanter : *Rien n'est sacré pour un sapeur ! et C'est dans le nez que ça me chatouille.* Comme on le voit, ce n'est pas la République mais l'Empire qui se chargeait de convertir nos monuments publics en bas-trinquies.

— o —

Si M. Martel, garde des sceaux, n'avait d'autres médecins que les bonapartistes, il serait mort et enterré depuis longtemps.

Matin et soir les feuilles de Chislehurst contiennent les petits entrefilets vénimeux que voici :

— La santé de M. Martel ne s'améliore pas, il est probable qu'il sera obligé de céder son portefeuille.

— M. Martel est de plus en plus malade, les médecins lui ordonnent un repos absolu qui de longtemps ne lui permettra pas de s'occuper d'affaires.

— M. Martel est horriblement fatigué, à peine peut-il supporter les promenades en voiture, etc., etc., etc.

Or, M. Martel vient de rentrer à Paris et de reprendre la direction de son ministère.

Pas de chance les bonapartistes dans leurs informations. Du reste on devait s'y attendre, depuis la légendaire parole d'honneur de M. Rouher nous sommes tellement habitués aux mensonges des impériaux, que pour connaître la vérité, il faut généralement prendre le contraire de ce qu'ils disent.

— o —

Jules Simon. — Sans doute, mais il est certains légumes auxquels il ne faudrait pas toucher sous peine de nous amener une affaire avec la Chambre Haute.

La République. — Alors passons de ce côté.
Jules Simon. — Un instant saperlotte, vous piétinez la parterre du Maréchal !

La République. — Pourquoi ne pas m'ordonner tout de suite de ne pas faire un mouvement ?
Jules Simon. — Ce serait mieux, dans l'intérêt même de votre santé.

La République. — Vous croyez ?
Jules Simon. — Trop d'exercice pourrait vous fatiguer.

La République. — Très-bien, je reste tranquille. Vous voyez si je suis bonne fille.

Jules Simon. — O la meilleure, la plus douce, la plus charmante, la plus agréable, la plus adorable, la plus...

La République. — Assez, vos fadeurs m'agacent. Je voudrais du moins, pour me distraire, recevoir quelques amis.

Jules Simon. — Quels amis ?
La République. — Mon Dieu, mes représentants, mes fidèles, ceux qui défendent ma cause et s'attachent à mon sort.

Jules Simon. — J'y consens volontiers, seulement prenez garde aux mauvaises compagnies.

La République. — Rassurez-vous.

Jules Simon. — Et aux mauvais conseils.

La République. — N'ayez aucune crainte.

Jules Simon. — Le choix des amis est une chose malaisée.

La République. — D'accord.

Parmi les innombrables bureaux qui encombrant notre administration et nos ministères, ne pourrait-on trouver place pour un petit coin où l'on centraliserait des renseignements exacts et précis sur les productions du sol français et les industries spéciales à chaque département, cela éviterait bien des balourdises et bien des erreurs.

Deux exemples : M. Jules Simon, dans un mouvement louable de générosité, vient de faire une commande de 500,000 francs de soieries à notre fabrique lyonnaise pour renouveler en partie le mobilier de l'Etat ;

Mme la maréchale de Mac-Mahon, dans une intention non moins digne d'éloges, vient de se commander également une robe superbe en faille blanche avec dessins brochés.

Tout cela pour conjurer dans une certaine mesure la crise ouvrière qui sévit à Lyon.

Eh bien, faut-il le dire avec tous nos confrères, les 500,000 francs de M. Jules Simon, aussi bien que la robe de Mme de Mac-Mahon, sont une goutte d'eau pour remettre à flot notre industrie locale.

Il y a quinze ou vingt mille ouvriers qui chôment, la commande du gouvernement en occupera cent cinquante, tout au plus ;

Quant à la robe brochée de la Maréchale, le moindre renseignement demandé eût fait connaître que les articles brochés sont une des branches les moins importantes et les plus restreintes de notre fabrique.

Sur trois cents fabricants lyonnais, on en compte peut-être pas vingt qui fassent ce genre d'article.

Reste la bonne intention, reste l'idée généreuse que nous louons sans réserve, bien entendu, tout en constatant leur stérilité.

Or, on aurait pu s'éviter ce petit mécompte avec une connaissance plus approfondie de l'industrie lyonnaise. Malheureusement, ce que nos gouvernements connaissent souvent le moins, c'est ce qui se passe dans leur pays.

Nous insistons pour notre bureau de renseignements.

— o —

A propos de la crise lyonnaise, les bons apôtres de la monarchie et de l'empire n'ont pas manqué de mettre sur le dos de la République le chômage prolongé de nos métiers.

Le procédé est vieux, il est usé, il est bête, mais suffisamment bon pour ceux qui s'en servent.

Assurément la République peut avoir ses misères, mais quelquefois elles sont nées, elles n'attendent jamais l'horreur des famines royales où les malheureux crevaient en plein champ, pendant que Mme de Montespan, maîtresse de Louis XIV, perdait sept cent mille écus au jeu ou que la Dubarry sucrât le café de Louis XV.

Quant à l'Empire, il avait un moyen particulier de délivrer les ouvriers de tous les maux : la fusillade.

— o —

Que pensez-vous du cas d'Offenbach ?

Ce Prussien, naturalisé Français, injuriant sa patrie d'adoption en pleine table d'hôte, et souillant la décoration qu'il avait reçue pour quelques flons-flons plus ou moins heureux !

Décidément l'Empire choisissait bien ses chevaliers de la Légion d'honneur.

Jules Simon. — Et tenez, puisque vous voulez causer, permettez-moi de vous envoyer mon ami Jules Ferry.

La République. — Votre clair de lune, grand merci.

Jules Simon. — C'est un garçon plein d'esprit.

La République. — Je n'en doute pas, mais il a trop d'attention pour les décrets de l'Empire, et je n'aime pas ces choses-là.

Jules Simon. — Alors vous ne voulez pas le recevoir ?

La République. — Non certes.

Jules Simon. — C'est fâcheux, parce qu'il ne viendra personne autre.

La République. — Et la cause, je vous prie ?
Jules Simon. — La loi sur les réunions... On se plaint que je laisse revivre les clubs, et le Sénat va m'interpeller un de ces jours.

La République. — Ah c'est trop violent et la sévérité de votre carême dépasse les bornes.

Jeune de fonctionnaires ;

Jeune d'ambassadeurs ;

Jeune de magistrats ;

Jeune de jésuites ;

Jeune de lectures ;

Jeune de promenades ;

Jeune de conversation.

Quand cessera, s'il vous plaît, cette famine mal déguisée ?

Jules Simon. — Attendez Pâques.

La République. — Ou la Trinité, hélas !

M. le grand-chancelier Vinoy, si prompt à faire dégrader les républicains décorés, continuera-t-il à conserver parmi ses collègues le sieur Offenbach, insulteur des Français ? C'est fort probable ; toute indulgence est acquise d'avance à ces sortes de gens pour qui le brevet d'impérialiste est une sauvegarde et une égide.

Dans tous les cas, si le monde officiel accueille toujours messire Offenbach comme chevalier de la Légion d'honneur, l'opinion publique édifée saura ce qu'elle doit penser de ce charlatan doublé d'un Prussien.

ZÈDE.

JARDIN DE BASILE

Les mandements de Carême sont des brochures annuelles, où, sous prétexte de convier les fidèles au jeûne et à la pénitence, les doctes prélats de la sainte Eglise romaine se livrent à des charges à fond contre les plaies de la société, dont le spectacle afflige leur cœur.

Depuis 1871, la plaie spéciale à la France, c'est l'esprit révolutionnaire, se manifestant dans le libéralisme, la libre pensée, le vote populaire, les institutions républicaines, etc., etc. Il faut voir comme la plupart de ces hommes de paix et de charité ont des emportements furieux et de foudroyants anathèmes pour tous les mauvais sujets qui ne s'inclinent point, le front respectueux, devant la révélation, la cosmogonie de Moïse, les mystères, l'infaillibilité, la suprématie de Pierre, le cœur de Jésus et autres spécialités cléricales ! de véritables avant-coureurs des giboulées de mars !

M. Guibert, archevêque de Paris, traite de l'infamie des mariages civils. Pour établir le caractère essentiellement religieux de l'union des époux, il invoque l'usage de tous les peuples anciens. Grâce à cet argument scolastique du consentement universel, à l'aide duquel les pédants justifient toutes les bêtises de l'humanité ignorante, l'hydre du concubinage légal est terrassée.

« Croissez et multipliez ! c'est le précepte du Seigneur », ajoute le brave homme. Il va sans dire que la faculté accordée par Jéhovah, n'appartient qu'aux couples arrosés d'eau bénite.

Il faudrait pourtant s'entendre ! Si le mariage est si saint, si la multiplication de la famille est d'institution divine, pourquoi déclarer que la virginité est l'état agréable par excellence au Très-Haut ? Pourquoi proscrire le mariage des prêtres, que les premiers chrétiens, dont la foi valait bien la nôtre, ne trouvaient nullement scandaleux ? Un peu moins de fanatisme, monseigneur, et un peu plus de logique, seraient de meilleure mise en scène ! Songez d'ailleurs que, sans votre foi inconsciente, le curé Dangerville aurait pu épouser la présidente de la confrérie du Sacré-Cœur de Viroflay, au lieu de l'enlever, après l'avoir unie religieusement à son cousin !

L'évêque de Rodez entonne, lui, une glorification à perte de vue de la doctrine ultramontaine, il fustige toutes les aspirations, toutes les découvertes de la science moderne, par une volée de critiques furibondes. « En dépit de toutes ses audaces », s'écrie-t-il, la science impie n'a rien pu contredire encore aux assertions admirables de la Bible. »

Où diable ce théologien émérite a-t-il appris la géologie, l'astronomie et la paléontologie ?

La terre, ce petit coin de l'univers, absorbant quatre jours sur six dans le travail du Créateur ; — la lune, créée lumineuse pour éclairer les nuits ; — l'arc-en-ciel, inventé après le Déluge pour rassurer les pauvres mortels ; — l'arche de Noé, contenant les milliards d'êtres et de graines que nos musées ne peuvent recevoir... Elle est jolie la science biblique !

Si les défenseurs du *Syllabus* continuent leurs factums sur ce ton là, ils désarmeront notre colère, car ils nous feront rire.

Le dada de M. Cotton, évêque de Valence, est l'enseignement libre et laïque, gratuit et obligatoire. Il prouve la monstruosité de cette thèse, sortie de l'imagination fébrile des athées, *facto et absurdo*.

En fait, il serait inhumain d'appeler tous les enfants de la montagne à l'école du hameau, quand il pleut, qu'il vente ou qu'il neige. Les mêmes inconvénients existent bien pour la fréquentation du catéchisme ; mais, dans ce cas spécial, la providence a soin des petits pieds et des menottes engourdis des joulous bambins. Est-il topique ce Monseigneur ?

Au point de vue des conséquences, l'instruction universelle nous mènerait tout droit à la civilisation perfectionnée, telle qu'on l'admire chez les anthropophages de l'Océanie. » A cela rien à dire encore, si ce n'est précisément que les anthropophages ne savent ni lire ni écrire, et que leur goût pour la chair humaine ne saurait provenir de la connaissance de l'orthographe et de l'algèbre.

Le successeur de M. Gueulette est un dialecticien de première force. Il mérite un bonnet... de coton. Après ça, M. Waddington peut bien le nommer, pour sa part, officier de l'instruction publique..., s'il ne l'est déjà !

M. Freppel d'Angers, célèbre par la victoire qu'il remporta l'année dernière sur l'hérétique de Falloux, n'est pas tout à fait à la hauteur de sa vieille renommée d'éloquence.

L'iniquité qui le frappe le plus au milieu de la gangrène sociale, c'est la libre faculté de tester enlevée aux pères de famille. Les sacristies ne pouvant hériter de la totalité des patrimoines ; les confesseurs ne pouvant extorquer de legs aux moribonds ; n'est-ce pas l'indice d'une société diaboliquement organisée ?

Aux yeux du fougueux excommunicateur, la société n'a qu'un père et qu'un gouverneur : le pontife de Rome, qui, de par son nom, est le grand-père de tout le genre humain.

M. Freppel oublie que le premier devoir d'un père de famille est de nourrir ses enfants, tandis que Pie IX prélève partout de fortes dîmes. Dût-il nous excommunier, nous refusons de croire à cette paternité aussi coûteuse que lointaine !

Au pays de St-Flour, le pasteur en robe violette de l'endroit, tape, comme un chaudronnier, sur les mauvais livres... ces livres qui infestent la campagne et la ville, et qui distillent le poison de l'incrédulité dans toutes les âmes, pour lesquelles le plus précieux des sangs a été versé sur le Golgotha.

Oh ! l'affreux bandes de romanciers et de journalistes, tous suppôts de l'enfer, tous mercenaires hideux de Satan ! Les mauvais livres sont la cause de tous nos malheurs. C'est par eux que nous avons perdu l'Alsace et la Lorraine, que le phylloxera nous a envahis, que personne ne s'enrichit plus à la bourse, que les souscriptions des œuvres pies ne marchent point, que le carnaval ne va plus...

Prière à M. de St-Flour de vouloir bien se mettre d'accord avec M. Cisse qui voit l'origine de tous nos maux dans l'observation du dimanche, et avec M. Chesnelong qui explique toutes les calamités par l'absence du roy.

UNE MAISON DE FOUS

Nous voulons parler de l'empire Turc, — tout le monde le comprend.

Malgré les démentis officiels ou officieux, il est avéré aujourd'hui que le sultan Abdul-Hamid, troisième chef des croyants depuis moins d'un an, est dans un état de ramollissement avancé.

Les correspondances bien informées nous le représentent se livrant à de véritables actes de gâtisme, et il faut avoir la confiance robuste pour croire qu'il ne s'agit là que d'une névralgie ou d'un mal de dents selon l'Evangile des feuilles turcophiles.

Donc le sultan est fou : fou comme Mourad, fou comme Abdul-Azis, fou comme Abdul-Medjid, fou comme tous les souverains possibles de cet empire en décomposition.

Il nous souvient que, lorsqu'il y a six mois, Abdul-Hamid ceignit ce fameux sabre d'Eyoub, que son frère Mourad n'avait pu retenir dans ses mains paralysées, il n'y eut qu'un cri d'enthousiasme parmi tous nos bons turcs :

Enfin, nous avons un Sultan, bien portant ! On répétait à l'envi qu'Hamid jouissait d'une santé de fer, qu'il était le plus robuste de tous ses sujets, et que le ramollissement n'avait pas de prise sur lui.

On comptait sans le harem, on comptait sans les émotions et les bouleversements intellectuels d'une politique imbécile et sanguinaire.

Quelle que soit la solidité d'un cerveau, il est difficile qu'il résiste aux débauches de la vie privée et aux débordements de la vie publique. Les houris d'une part, les massacres de la Bulgarie de l'autre, ces excès de luxure et de sang ont vite mis à bas le fragile échafaudage d'une intelligence mal équilibrée, et le sultan Abdul-Hamid finit comme finirent ses oncles, comme finiront ses neveux, dans le honteux avachissement de l'insanité mentale et de la décomposition physique.

Que l'on ne s'y trompe pas, en effet, l'Abdul, l'Azis ou le Medjid appelé à recueillir la succession de l'insensé qui règne encore sur trente-cinq millions de sujets, est destiné à la même chute. — La folie est épidémique et le ramollissement se prend. Quand un malheureux se verra enfermé dans un palais, dont les murs suent l'idiotisme ; quand il se verra assis sur un trône que le gâtisme a transformé en chaise percée, comment voulez-vous que son intelligence se tienne debout et supporte l'assaut de ces souvenirs contagieux ?

Non, non, le mal est invétéré, il ne se guérira pas, et désormais la résidence impériale du Grand-Turc ne peut être qu'une cellule.

Maintenant les bons Ottomans peuvent se réjouir de leur sort, ils peuvent se féliciter d'avoir gardé intactes les vieilles traditions, et voilà qui vous donne une crâne idée du droit divin et de l'hérédité monarchique.

Trente-cinq millions d'hommes gouvernés par un aliéné qui se cogne la tête aux murs de son palais et se livre à des cabrioles bizarres sur les tapis sacrés ;

Le sort, la fortune, l'existence d'un grand Etat, à la dévotion d'un niais couronné que réclame Charenton ou Bicêtre ;

Que dis-je, l'Europe entière suspendue à cette question d'Orient, l'Europe menacée par les accès d'un souverain justiciable de la camisole de force !

Voilà le tableau ; il est joli, il est encourageant et de nature à vous édifier sur les avantages et les bienfaits des monarchies absolues.

Si jamais on est embarrassé pour écrire l'histoire véridique et fidèle des souverains Ottomans, on n'aura qu'à demander des renseignements aux médecins aliénistes. Ce ne sera plus l'histoire d'un empire, mais l'histoire d'un hospice, la Salpêtrière ou l'Antiquaille, choisissez !

L'ASSONMOIR

C'est l'ouvrage à succès du moment. La curiosité nous a pris de le lire et notre impression peut se résumer en quelques mots :

Un talent de premier ordre égaré dans les ordures d'un langage populacier et bas qui n'ajoute absolument rien à l'intérêt du livre.

Emile Zola a voulu écrire les aventures d'un ménage d'ouvrier tombant de la faimantise dans l'ivrognerie, de l'ivrognerie dans la débauche, et de la débauche dans le ruisseau, où mari et femmes « crèvent » misérablement.

An fond l'intention est morale, et c'est sous une autre forme l'histoire des Spartiates, faisant griser des esclaves pour dégoûter leurs fils de l'ivrognerie.

Mais quelle idée de prostituer son style dans les fanges de la langue verte des caboulots et des manesingues ?

Les « bougre, les foutre, les nom de Dieu, les cochon, les charogne, les garce, les rouchie, les muflé, » etc., donnent-ils un attrait de plus au roman, une saveur de plus aux épisodes ?

En aucune façon, et cela est tellement vrai, que dans tous les passages les plus remarquables du livre, Emile Zola a cru devoir s'abstenir de cette collection de jurons et d'épithètes trop connus pour inspirer autre chose que du dégoût.

C'est du reste une erreur grossière de croire que les mœurs d'une classe ne peuvent être décrites fidèlement qu'en empruntant son langage. Si vous vous croyez obligé, en écrivant un roman villageois, une paysannerie, de faire dire tout le temps à vos personnages : *J'avions, j'étais, je suis allés*, etc., vous arriverez vite à l'éternel et à la lassitude, de même qu'en promenant le lecteur à travers les scories du style poissard, vous n'obtienez d'autre résultat que de l'écœurer profondément.

M. Emile Zola croit que non, il veut tout montrer et tout dire : engueulements, vomissements, ordures, scènes d'un réalisme à donner la nausée rien n'échappe à sa plume.

Nous avons noté entr'autres épisodes de haut goût, une veillée près d'une vieille femme morte :

Comme on achevait le vin à la française, un bruit singulier, un roulement sourd sortit du cabinet où était la morte. Tous levèrent la tête, se regardèrent :

— Ce n'est rien, dit tranquillement Lantier, en baissant la voix : elle se vide.

Vous avez envie de vomir, n'est-ce pas ?

Mais comme Emile Zola craint que ça ne soit pas suffisamment compris, deux pages plus loin il répète cette explication intéressante.

Nous n'en finirions pas d'ailleurs, si nous voulions citer toutes les malpropres et les « saloperies » encore un mot, accumulées comme à plaisir.

Disons enfin que rien n'est encourageant, rien n'est sain dans cette description de mœurs populaires : à peine un caractère estimable entrevu en passant.

Tout le reste : des débauchés, des voyous, des ivrognes, des filles perdues, des envieux, des avares ou des crétins.

La plus jolie collection de canailles que l'on puisse assembler en 569 pages.

Et M. Emile Zola croit avoir fait une œuvre de morale démocratique !

La vérité est, qu'après avoir fermé le livre, on se sent envahi par un véritable dégoût qui vous fait regretter de voir un écrivain de race traîner volontairement son talent dans la crotte.

LE SALON LYONNAIS

St-Cyr Girier

Deux grandes compositions, un *Automne dans l'Isère*, et un *Soir dans les Dombes*, où M. St-Cyr Girier nous révèle ses qualités d'impressionniste sincère. Une mélancolie vague s'empare de vous devant ces feuilles jaunies, ces horizons à perte de vue et ces ciels profonds traversés par une éclaircie bleuâtre. Tout cela est habilement rendu, grassement peint, quoique nous trouvions les nuages de ses Dombes un peu épais et trop lourds ; on dirait qu'ils vont écraser le terrain. Nous aimons mieux la *Fontaine des Capucins* à Crémieu, petit coin ravissant de verdure et de fraîcheur. M. St-Cyr Girier est arrivé dans ce tableau à l'art difficile d'animer ses arbres et de faire bouger ses feuilles. En résumé un véritable tempérament de peintre, une palette luxuriante sous laquelle nous voudrions trouver cependant un peu plus de précision et de dessin.

Bail

Le rude pinceau de Bail nous apporte en tableau de genre une partie de piquet intitulée *Capot*, et en paysage un coin de la forêt de Fontainebleau.

Bail est un coloriste qui a le défaut de peindre commun. Cette qualité et ce défaut se retrouvent dans son double envoi de cette année. Ses joueurs de cartes, solidement campés, manquent de finesse, et leur grossièreté ne nous intéresse pas.

Quand à la forêt de Fontainebleau, tout en admirant des qualités sérieuses de vérité et de lumière bien distribuée, nous regrettons d'y voir à moitié vauté un bonhomme qui altère singulièrement la poésie et le charme de ce coin de bois. Le peintre avait besoin de cette note, sans doute, mais pourquoi ne lui avoir pas donné une autre forme ? Un tronc d'arbre eût tout aussi bien fait l'affaire.

Sallé

Un intérieur Bourguignon. Des lits à grands rideaux, une armoire à linge, une table grossière, le mobilier rustique en un mot de nos paysans. Tout cela est solidement peint, consciencieusement rendu, convenablement éclairé, mais, les personnages qui habitent cet intérieur sont en bois positivement et nous les déclarons incapables de faire un mouvement. M. Sallé qui dessine assez bien pour avoir fait un bon portrait de vieille femme, aurait dû ce nous semble moins négliger les habitants de son intérieur.

Compte-Calix

Le jardin du Palais des Doges à Venise. C'est là une bien grande toile pour le talent mièvre et compassé de Compte-Calix, qui s'y perd naturellement dans des détails agréables, sans doute, mais d'une mauvaise tenue comme ensemble. Ses nobles Vénitiennes sont charmantes, leurs robes délicieuses, et l'on croirait voir des poupées bien habillées, s'amusant derrière une maison de carton badigeonnée de sirop de groseille. Accusez-nous de Philistin ou de profane tant que vous voudrez, mais nous avons beau ouvrir les yeux, nous ne voyons pas autre chose.

L'autre tableau est intitulé : *il m'a dit... !* A la bonne heure, nous retrouvons notre vrai Compte-Calix. Deux dames charmantes toujours, le regard noyé dans l'azur. Comme ces choses là font bien sur les boîtes de tapoca !

Bellet-Dupoizat

Ici nous changeons de manière. Rien de précieux ni de guindé, un pinceau vigoureux jusqu'à la rudesse qui produit parfois des œuvres de premier ordre, comme les *Roches de St-Malo après la marée*.

Il y a là une sûreté de main, une vérité et une harmonie de tons dignes de la touche d'un maître.

Vernay

Nous ne pouvons placer ici qu'un point d'interrogation. M. Vernay, disent ses amis, serait un grand artiste s'il le voulait ; pourquoi ne veut-il pas ? A l'heure présente, ses tableaux, ses pochaies plutôt sont pour nous des hiéroglyphes. Il y a quelque chose là dedans affirme-t-on. Quelque chose, bien, mais quoi ?

THEATRES

GRAND-THÉÂTRE. — Bien que huit jours se soient écoulés depuis le départ de M. Faure, il est temps encore de revenir sur les deux derniers ouvrages qui, ayant clos la courte série de ses représentations, ont assuré et affirmé un succès qui ne pouvait être douteux.

Dans le premier — *Faust*, — quelques puristes n'ont pas manqué de reprocher à M. Faure d'avoir créé un Méphistophélès un peu en dehors de la tradition, un Méphistophélès trop bonhomme et pas du tout effrayant. Le côté tragique du rôle semblait effacé, et chacun se trouvait disposé à excuser le docteur Faust de suivre les avis d'un aussi aimable conseiller. Mais comme ce léger accroc à la convention est racheté par l'art incomparable du chanteur et du comédien ! La scène des épées, le quatuor du 2^e acte, la scène de l'église ont été rendus avec une sûreté de jeu et de style au-dessus de toute critique.

N'oublions pas dans cette représentation de *Faust* M^{lle} Galli qui, chantant Marguerite pour la première fois, l'a interprétée avec une intelligente modestie, un charme délicat et une correction qui lui ont valu des applaudissements justifiés.

Quant à *Hamlet*, dont M. Faure est la personification, et où il ne saurait avoir que des imitateurs sans rencontrer d'égaux, il n'appartenait qu'à l'illustre artiste de rendre supportable ce vapoureux et énigmatique personnage, et de faire accepter les longs monologues et l'ennuyeuse musique qui remplissent les cinq actes de M. Ambroise Thomas. Supposez la création du héros confiée à Barbanchu au lieu de M. Faure, et il y a longtemps qu'*Hamlet* et sa folie eussent été rejoindres dans le répertoire de l'oubli les opéras morts-nés. Le chanteur a sauvé le compositeur.

La partenaire d'*Hamlet* était M^{lle} Fouquet, de l'Opéra, talent à l'aurora, assez mal servi par une voix un peu aigüe, inégale, et d'une insuffisante étendue. On a très-aimablement tenu compte à M^{lle} Fouquet-Ophélie de sa bonne volonté, de son zèle et de son titre d'artiste de l'Académie nationale. Il était difficile de faire plus et de se montrer plus indulgent. Mais faute de grives...

L'indisposition qui nous privait depuis longtemps de la présence de M^{lle} Isaac ayant pris fin, notre prima donna a effectué sa rentrée cette semaine dans la *Traviata*. Inutile d'ajouter que le retour de cette voix fraîche, harmonieuse et pure a été une fête pour nos oreilles. Le reste de fatigue dont se ressent encore l'organe de M^{lle} Isaac disparaîtra bientôt, nous l'espérons, surtout si, ménageant ses forces, l'étoile de la troupe de M. Senterre renonce au grand opéra ou aux traductions exigeant un trop fort volume de voix et se contente de nous charmer dans l'opéra-comique et les ouvrages convenant essentiellement à son sympathique talent.

Mardi dernier, le *Prophète*, c'est-à-dire une mauvaise répétition du *Prophète*, mieux encore, la parodie de ce chef-d'œuvre de Meyerbeer. Seule, M^{lle} Leavington (Fidès), en possession de son rôle, aurait pu faire plaisir si son organe de plus en plus sourd dans le médium ne trahissait pas ses efforts. Tous les autres artistes, voir M^{me} Galli (Berthe), remplaçant, du reste, par complaisance une falcon, ont été très au-dessous de leur tâche. Le ballet des patineurs, grâce peut-être à la manie actuelle du skating, a eu son petit succès.

Bien monté, le *Prophète* aurait tenu quelque temps l'affiche ; dans les conditions où M. Senterre le produit, il y en a pour 4 représentations. Mais reprendre consciencieusement un ouvrage et avec des éléments de réussite est le cadet des soucis de notre impresario.

M^{lle} Marie Roze ne s'est point découragée de l'accueil peu empressé du public dans *Faust*. Elle a reparu dans l'*Ombre*. Les connaisseurs ont applaudi ses beaux yeux et ses beaux bras. Avoir des yeux et des bras, c'est déjà quelque chose, tout le monde ne possède pas de la voix et du talent.

G. LAURENT.

Lundi 26 février, Spectacle-Concert donné par les Typographes, au profit des Ouvriers sans travail, au théâtre de la Renaissance (anciennes Fôles-Lyonnaises).

L'attrait du programme sera doublé de l'attrait d'une bonne action et, dès lors, nous n'avons pas à douter du succès. — Prix unique : 1 franc.

Pour les annonces non signées, s'adresser à M. ALRICY.

A. ALRICY.

Lyon. — Imprimerie LAFAYETTE, A. ALRICY, successeur.

EN VENTE
A l'Imprimerie, c. Lafayette, 5
et à
l'Agence de Publicité V. FOURNIER
Rue Confort, 14
LE
**GUIDE-INDICATEUR
LABAUME**

Contenant le Nom et l'Adresse des
Habitants de la ville de Lyon, par rues,
ordre alphabétique et professions
Administrations diverses. Département.

ÉDITION 1877

PRIX : RELIÉ, 12 FR. — BROCHÉ, 10 FR.

AVIS MÉDICAL

M. MARIE jeune, de la maison Marie frères, rue
de l'Arbre-Sec, 46, à Paris, médecin-spécialiste, in-
venteurs du BANDAGE ELECTRO-MÉDICAL pour
la guérison radicale des hernies et descentes et la
contention des plus difficiles et volumineuses, a
l'honneur de prévenir les personnes atteintes de ces
maladies qu'il fera lui-même l'application de ses
appareils à Lyon, les 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 et 8 mars,
de 10 h. du matin à 5 h. du soir, hôtel Bayard,
rue de l'Hôtel-de-Ville, 47. Les 6, 7 et 8, jusqu'à
9 h. du soir.

Ensuite à VIENNE, les 9 et 10, hôtel Vivel; à
SAINT-ETIENNE, les 11, 12, 13, 14 et 15, hôtel d'Eu-
rope; à ROANNE, les 16 et 17, hôtel du Commerce;
à VILLEFRANCHE, le 18, hôtel d'Europe.

M. MARIE reviendra visiter Lyon, les 8, 9, 10,
11, 12, 13, 14 et 15 : Vienne, les 16 et 17; St-Elien-
ne, les 18, 19, 20, 21 et 22; Roanne, les 23 et 24;
Tarare, le 25; Villefranche, le 26.

Désirant soulager tout le monde, riches et pau-
vres, M. MARIE fera de grandes concessions aux
ouvriers.

Grand arrivage
HUITRES
Aux Escargots de Bourgogne
Maison **FÉLIX**
39, Rue Grenette, 39, — LYON
75 c. la Douzaine

PHOTOGRAPHIE
A. LUMIÈRE
RUE DE LA BARRE, LYON
Méd. de progrès, Exposition universelle de
Vienne 1873. — Méd. d'or, à l'Exposition uni-
verselle de Lyon 1872. — Méd. hors ligne. Concours
universel de photographie, Paris 1874.

RHUME DE CERVEAU
Sa guérison immédiate par la
NASALINE GLAIZE
Elle enlève de suite l'inflammation, rend la res-
piration libre et prévient le rhume de poitrine.

M^{re} CHRÉTIEN
DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS
traite les maladies des femmes par une méthode
toute spéciale. A la suite de longues et incessantes
recherches scientifiques, elle est arrivée à traiter
avec grand succès la stérilité et ses diverses af-
fections. M^{re} CHRÉTIEN compte vingt années de
succès qui dépassent toutes les prévisions et as-
urent à son traitement une immense supériorité
sur toutes les méthodes connues jusqu'à ce jour.
Analyse des urines.
CONSULTATIONS TOUS LES JOURS
de midi à quatre heures
9, rue Bourbon, au 1^{er}, au-dessus
de l'entresol, — Lyon

MAISON D'ACCOUCHEMENT
(soins) **M^{re} DUPORT** (discrétion)
Tient des Pensionnaires
Lyon, 31, rue Centrale (Ecrire franco)

EN VENTE
AU BUREAU DU JOURNAL LE PASSE-TEMPS, 14, RUE CONFORT, LYON

Les Biographies et les Photographies des Artistes

PARUES DANS LE LYON-THÉÂTRE (Année 1874)

Joseph Luigini.
Marie Carrère.
Marie Hasselmans.
J. Depay.
Pauline Duprez.
Edouard Mangin.

M^{re} de Taisy.
Louis Pascal.
M^{re} Tomson.
Antony Lamotte.
Eugénie Petit.
Lacalandière.

Amélie Worton.
Henri Fabregues.
M^{re} Montent.
Georges Forestier.
Charles Fargues.
A. Lévy.

Emile Ritter.
Blanche-Paul Roche.
Marie Wilton.
M^{re} Téonie.
Georges Avilton.
Irma Genin.

G. Maurel.
Barbet.
Bellard.
Louise Lamoureux.
Garnier.
Amélie Belliard.

Féret.
Mollinger.
Victorien Fleury.
Paul Didier.
M^{re} Couturier.
Ernest Gaultier.

Léontine.
Alicessandry.
Charles Lamy.

PRIX : 30 CENTIMES LE NUMÉRO

CHAPELLERIE

Maison **RIVIER Sœurs**

Rue Centrale, 43 et rue de l'Hôtel-de-Ville, 80, LYON
Fondée en 1842

Cette maison, dont la réputation est depuis longtemps établie de
vendre tous ses articles en qualité supérieure et le meilleur marché,
ajoute à sa vente, — à partir du 1^{er} MARS, — une garantie nouvelle
pour l'acheteur, c'est-à-dire de

VENDRE A PRIX FIXE

Par ce système de vente, adopté par les premières maisons de notre
ville, l'acheteur est certain de ne payer que le prix exact de la valeur
de la marchandise.

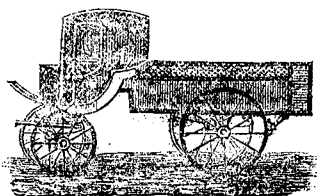
Prix fixe invariable marqué en chiffres connus.

POMPES FUNÈBRES G^{les}

Rue de Vauban, 14, à Lyon

TRANSPORTS

par
Voitures, Carillards
et
Voies ferrées



CORRESPONDANCES

avec
Paris, Rouen, Dieppe
Le Havre, Angers
Tours, Limoges
Calmar et Versailles

L'Administration se charge de toutes les fournitures nécessai-
res aux convois, aux prix les plus modérés. En s'adressant à
elle, les familles sont dispensées de toutes démarches.

MALTINE GERBAY

(Titre par le Dr COUTARET, le plus autorisé)

Guérison des Maladies de l'Estomac et du Ventre, telles que
Dyspepsie, Gastrite, Catarrhe, Vomissements, Constipation,
etc. — Dans toutes les Pharmacies.

CRÉDIT A TOUT LE MONDE

Montres, Chaines, Bijouterie, Pendules
UN TIERS moins cher que partout

DUPONT & C^{ie}
PARIS, 13, boulevard Voltaire, PARIS

Névralgies

MIGRAINES, MAUX DE TÊTE guéris radicalement et
rapidement en peu de temps par la
Poudre anti-névralgique de G. LANGLOIS, F. Thomassin, 8 —
Sirop et Tisane pectorale aromatiques, très
efficaces contre les maladies de poitrine.

L'ORIENTALINE

Teinture instantanée; la meilleure pour se teindre soi-même.
Succès garanti. — En vente au dépôt général, MAISON ROCHON,
rue Grenette, 34, Lyon. — Grand modèle, 8 fr.; petit modèle, 3 fr. 50.

Le THÉ des ALPES

De RECH, Pharmacien à Marseille

D'un goût très-agréable, est le purgatif le plus commode et le plus
économique. Il est suivi de la dose : DIGESTIF, RAFFRAICHISSANT OU PURGATIF.
Employé avec succès dans tous les cas où les purgatifs sont indiqués,
surtout contre les Irritations — Constipations — Migraines — Ver-
tiges — Catarrhes — Rhumatismes, etc. N'exige aucune préparation
et n'occasionne aucun dérangement. 1 fr. 25 la boîte avec la brochure,
6 fr. les 4 boîtes. — Dépôts à Lyon, chez MM. FAIVRE, POIZAT,
LALLANDRIN, et toutes les pharmacies.

MÉDAILLES AUX EXPOSITIONS : Lyon, 1872; Marseille, 1873;
Paris 1875. — Diplôme de mérite, Vienne 1873.
Médaille d'honneur, Académie nationale, Paris 1874,
et hors concours, Exposition de Bruxelles, 1876.

**ALCOOL DE MENTHE
DE RICQLÈS**

35 ANS DE SUCCÈS, Infaillible contre les indigestions, maux
d'estomac, de nerfs, de tête, etc. Excellent aussi pour la toilette.
Fabrique à LYON, 9, cours d'Herbouville
Dépôt dans les principales maisons de pharmacie, droguerie,
parfumerie et d'épicerie fines. — Se méfier des imitations.

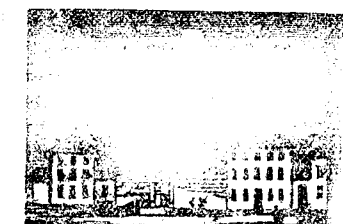
REVOLUTION MUSICALE
LE PIANO-REVUE

Nous avons à signaler une nouvelle publication musicale, le **Piano-Revue**,
qui s'annonce comme une véritable révolution musicale.
Les collaborateurs de ce recueil élégant sont les grands maîtres de l'art, les
noms les plus justement populaires de ce temps. Depuis les plus récentes no-
velautés jusqu'aux grands chefs-d'œuvre classiques, tous les genres sont repré-
sentés dans cette publication, de manière à satisfaire tous les goûts.
Ce qui rend aussi cette revue véritablement populaire, c'est son bon marché
vraiment exceptionnel. Chaque mois le **Piano-Revue** donnera environ vingt
morceaux pour piano au prix de 2 francs; et l'abonnement annuel fixé à 20 fr.
comprendra plus de deux cents morceaux.
Nous sommes heureux de recommander à nos lecteurs une publication qui
donne vingt morceaux de piano pour le prix d'un seul. La bonne musique n'est
à la portée de tous répond à un besoin de notre époque.
Aussi le **Piano-Revue**, dont les bureaux d'abonnement se trouvent à Paris,
6 bis, rue de Quatre-Septembre, sera le bienvenu dans toutes les familles.
Opéras, Opérettes, Variations, Valses, Quadrilles, Polkas, Réveries des grands
maîtres classiques et modernes. — ABBONNEMENT : 20 fr. par an, en avance.

UN MÉCANICIEN expérimenté
pour un emploi de contre-maitre ou
chef d'atelier pour la réparation,
l'entretien ou la construction des
machines à vapeur et autres. Réfé-
rences de 1^{er} ordre. — Ecrire à M.
Antoine, chez M. Payant, 205, rue
Vendôme, Lyon.

VOITURES PLIANTES carrio-
les à
bras à essieu articulé, entrant par
les portes les plus étroites sans se
démonter. Prix : 150, 155, 160, 165,
170 fr. etc. Eymin, à Vienne,
(Isère), inventeur breveté, s.g.d.g.
Prospectus illustré franco.

PLUS DE DOULEURS



Aucune ne résiste à l'emploi de
TOPIQUE BERTRAND
Prix : 0 50, 0 75, 1 00, 1 25, 1 50, 2 00
et 3 00, chez tous les pharmaciens, à LYON,
chez l'inventeur, M. Bertrand, 21 (ancien
rue) par la poste, contre timbre en
dépense.

VOIES URINAIRES nou-
veau
remède du docteur Ch. Lacharme. Ma-
ladies communiquées, aiguës et chro-
niques, guérison radicale. Cabinet midi
à 4 h., — Pl. Petit-change, 2, au 1^{er}.

ATTENTION !
On demande à acheter une Propriété de produit et d'agrément,
dans les prix de 20,000 à 30,000
francs, distante de Lyon de 7 à 8
kilomètres. — Adresser les offres
par écrit à l'Agence de publicité,
V. Fournier, 14, rue Confort, aux
initiales A. Z. 212.

UN FABRICANT
Offre un logement en ville et cam-
pagne à une personne indépendante
mais honnête et comptable qui lui
prêterait dix mille francs en viager
mutuel. Bonnes garanties seraient don-
nées. (Appointement : mille francs
par année). Ecrire à M. T. Louis,
chez M. Delaye, propriétaire, rue
Duroc, 14, Lyon-Chartroux.

CORSETS PLASTIQUES
ÉLÉGANCE, SOLIDITÉ, — APPLICATION FACILE
Dépôt exclusif de la **TOURNURE**, haute nouveauté,
grossissant à volonté, spéciale pour les Robes à la mode.
Rue de l'Hôtel-de-Ville, 25, au 1^{er}. — LYON

LES MODES PARISIENNES
Bureaux : 25, rue de Lille, Paris
Les Modes parisiennes sont les plus richement illustrées des
journaux de mode, grâce à une collaboration recrutée exclusivement
parmi les premiers artistes. Des traités spéciaux, conçus avec les
premières maisons de Paris, permettent en outre aux Modes parisiennes
de publier, bien avant les autres journaux, les modèles
nouveaux de chaque saison et de ne donner que des modèles de choix,
d'une élégance et d'un bon goût irréprochables.
PRIX D'ABONNEMENT
Paris et Départements
PREMIÈRE ÉDITION COMPRENANT
1^{re} Chaque semaine, un Numéro de huit
pages illustré de nombreuses gra-
vures;
2^{de} Chaque mois, une double planche
de Patron, en grandeur naturelle,
permettant d'exécuter soi-même les
toilettes représentées par les gra-
vures.
Un an, 14 fr. — 6 mois, 7 fr.
3 mois, 3 fr. 50
Un numéro spécimen est envoyé gratuitement à toute personne
qui en fera la demande par lettre affranchie ou par carte postale.
Les demandes d'abonnement doivent être accompagnées d'un Man-
dat-poste et adressées à M. le directeur des Modes parisiennes,
25, rue de Lille, Paris

DEUXIÈME ÉDITION COMPRENANT
1^{re} Chaque semaine, le Numéro de huit
pages, comme la première édition;
2^{de} Chaque mois, la double planche de
Patron;
3^{de} Chaque semaine, magnifiques gra-
vures sur acier, coloriées et imprimées
sur papier de luxe.
Un an, 25 fr. — 6 mois, 13 fr. 50
3 mois, 7 fr.

Mercure, Capsules au Copahu, Injections, Tisanes.
PLUS RIEN DE TOUT CELA
L'expérience a prouvé par des milliers de guérisons, que les pilules de
Victor TREILLE, suffisent pour guérir radicalement et en peu de jours les écou-
lements de toute nature. — 5 fr. — Par poste, 5 fr. 20.
Dépositaires : V. TREILLE, pharmacien, au Coteau (Loire). — Lyon, pharm.
Santana, Simon, Bertrand, Cherblanc et toutes les pharmacies.

INJECTION
Se trouve dans
les bonnes
Pharmacies.
Bien exiger le
véritable nom
et la
signature

LEMAITRE ET RIDOUX
RUDOUX et C^{ie}, successeurs
19, Boulevard Voltaire, PARIS
MAISON DE CONFIANCE FONDÉE EN 1861

Achetez
souvent et direc-
tement les fabri-
cations de l'étranger
à des prix de 25 %
en moins que chez
les autres détaillants
et vous obtien-
drez une garan-
tie sérieuse.

**EXTRAIT
CATHOLIQUE**

AV 1^{re} classe
Cerveau débilité... 25
Cerveau affaibli... 25
Cerveau épuisé... 25
Cerveau fatigué... 25
Cerveau malade... 25
Cerveau paralysé... 25
Cerveau souffrant... 25
Cerveau travaillé... 25
Cerveau usé... 25
Cerveau vieillissant... 25
Cerveau débilité... 25
Cerveau affaibli... 25
Cerveau épuisé... 25
Cerveau fatigué... 25
Cerveau malade... 25
Cerveau paralysé... 25
Cerveau souffrant... 25
Cerveau travaillé... 25
Cerveau usé... 25
Cerveau vieillissant... 25

GRAVURE — Capitale, anglaise, gothique, à 5 c.
la lettre. — Expéditions rapides, franco d'em-
ballage et de port, au-dessus de 54 francs —
ECHANGE contre argent ou contre valeurs en
cours.
Demandez le Catalogue général de la manufac-
ture Lemaître et Ridoux, rue, 19, PARIS.